

Document Citation

Title	Apocalypse now
Author(s)	Robert Chazal
Source	<i>France-Soir</i>
Date	1979 May 22
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Apocalypse now, Coppola, Francis Ford, 1979

FRANCE-SOIR AU FESTIVAL DE CANNES

DH - VINGT ET UN

Mardi 22 mai 1979

CRITIQUES

Un week-end américain

Ce dernier week-end a été marqué par la supériorité du cinéma américain. Une œuvre d'une am-

bition et d'une réussite exceptionnelles, « Apocalypse Now », de l'Américain Francis Coppola, et

un film excellent, « The China syndrome », avec une Jane Fonda bourrée de talent, ont en effet très largement dominé les autres films en compétition ou hors compétition. La qualité du Festival 1979 s'en trouve encore renforcée.



De notre
envoyé
spécial

Robert CHAZAL

● En compétition

« Apocalypse now »

Film américain de Francis Coppola, sur un scénario de John Milius et Francis Coppola, avec référence au récit de Joseph Conrad, « Au cœur des ténèbres ».

Avec Martin Sheen, Robert Duvall, Marlon Brando, Dennis Hopper, Frederic Forrest, Sam Bottoms.

NOUS attendions un grand film. C'est une œuvre d'une très grande importance que nous avons vue. Francis Coppola y montre, avec des moyens et un talent considérables, la lutte du mal contre le bien, du prétendu civilisé contre le primitif. Le Grand Prix de l'an dernier, « L'arbre aux sabots », montrait l'homme tel qu'il fut, avec sa dignité plus forte que la misère, parce qu'il était proche de la nature.

« Apocalypse now » montre l'homme (civilisé) tel qu'il est devenu, c'est-à-dire ayant perdu son âme pour avoir perdu ce sens de la nature.

« Apocalypse now », qui montre la guerre du Vietnam comme on ne l'avait jamais vue (même dans « Voyage au bout de l'enfer »), n'est pas un film sur la guerre mais sur l'homme. Le paradoxe est que l'essentiel est dit pendant le dernier quart d'heure.

Les deux premières heures se présentent en effet comme une formidable mise en condition du spectateur. Coppola pense avec raison que la folie du mystérieux colonel Kurtz, devenu roi dans la jungle du Cambodge, se comprend mieux après que l'on a pénétré

La palme

dans cet univers de massacres, de piraterie, de délire, du conflit vietnamien, où leur surpuissance a rendu fous les Américains. Beaucoup d'autres moments de l'Histoire auraient pu être utilisés. Le choix de ce conflit s'explique parce que l'illustration en est plus immédiate, et aussi parce que les blessures qu'il a provoquées sont mal cicatrisées.

L'embraselement

Les premières images donnent le ton, comme toujours dans les chefs-d'œuvre. Elles montrent une forêt dense et belle, où s'entendent les chants des oiseaux et les autres bruits caractéristiques d'un paysage paisible, heureux. Puis soudain, c'est l'embraselement, l'incendie dévastateur. Le napalm de la civilisation est passé par là.

Ensuite, Coppola nous entraîne dans l'aventure d'un capitaine de missions spéciales (excellamment joué par Martin Sheen). Tout comme dans les films d'espionnage classiques, le héros, mal rasé et imbibé d'alcool, s'ennuie et est submergé de fantasmes. Mais l'état-major de Saigon ne l'a pas oublié.

Réveillé et emmené rudement, il apprend d'un général, en présence d'un agent de la C.I.A., qu'il doit partir tout de suite pour le Cambodge. Sa mission : supprimer un ancien héros, le Colonel Kurtz, qui, retranché dans un temple et ayant des milliers d'hommes sous ses ordres, fait la guerre pour son propre compte.

Mission ultra-secrète, pour laquelle le capitaine embarque sur un bateau léger. Quatre ou cinq hommes à bord, et très vite la protection d'un général et de ses hélicoptères. Pour assurer la sécurité, un village viet est rasé, au son de la « Chevauchée des Walkyries », lancée par les hurlophones des hélicoptères. Le général (pittoresque Robert Duvall) est très content du résultat de l'opération.

Mais ce qui l'intéresse le plus, c'est la possibilité de faire du sur-place. Déjà, nous sommes en plein délire, et ça recommence, plus loin, avec l'arrivée dans la nuit du « théâtre aux armées », sur une base insolemment illuminée.

Trois filles presque nues et se trémoussant en cadence font se déchaîner les G.I., dont certains se précipitent sur scène... C'est alors la retraite vers l'hélicoptère, avec bombes fumigènes pour protéger les « artistes »... et le délire continue avec un autre endroit tragique, très éclairé parce qu'on y répare un pont. Ou encore le mitraillage imbécile et criminel d'une jonque pacifique. Dans ce chaos sanglant,

l'armée américaine reste organisée : ainsi, le courrier parvient à l'équipage du petit bateau téméraire. Et même un message ultra-secrète...

Une confrontation

C'est enfin l'arrivée chez le colonel fou, entouré de quelques autres déments, dont un reporter photographe joué par un Dennis Hopper halluciné. Marlon Brando sort peu à peu de l'ombre, pour imposer son étonnante stature, son masque impérial et sa dangereuse philosophie personnelle, ainsi que ses décisions contradictoires.

Le film passe alors de l'évocation spectaculaire et fantastique à l'essentiel du propos de Coppola : la confrontation d'un soldat courageux qui doit tuer sur ordre avec un soldat courageux qui se veut roi et qui, après plusieurs jours de résistance, accepte l'idée de mourir, « à condition qu'il reste un témoin pour expliquer à son fils qu'il fut un héros ».

Mais la folie du colonel est contagieuse, et celui qui l'exécute, tandis que le peuple immole un buffle est à son tour acclamé comme un roi.

Ce film ambitieux dépasse encore son but, parce que l'aventure même du colonel et de son meurtrier est doublée par l'aventure vécue par Francis Coppola lui-même et ses collaborateurs. L'évolution du créateur est aussi passionnante que sa création. Coppola a tout misé sur cette œuvre, parce qu'il avait la volonté d'y

exprimer l'essentiel de sa philosophie personnelle, c'est-à-dire de sa défense de l'homme. La lente progression du capitaine à travers le pays martyr, infesté de dangers, est devenue la lente progression du cinéaste à travers ses propres sentiments, ses craintes, son pessimisme lucide. Il l'exprime d'ailleurs ainsi : « Je me disais : c'est ta vie. Tu remontes un fleuve. C'est ton « cœur des ténèbres » à toi. Donc le meilleur de toi-même. »

Il l'a donné.